

science, aussi bien qu'ailleurs, il y a imprudence à heurter les enseignements du sens commun, et l'énigme n'est pas résolue parce qu'on a négligé un des termes du problème.

« Notre esprit affamé de logique s'est, en effet, d'abord offensé de ce contraste et a pensé le faire disparaître en se détournant de l'un des deux points de vue. Le déterminisme rigide des sciences purement énergétiques a été transporté, sans appropriation ni restriction, dans la science biologique.

« Pendant un temps — qui, au surplus, dure encore — le physiologue a oublié qu'il étudiait un être sensible : il a, en tout cas, refusé toute influence conditionnante ou causale à la sensibilité, dans le déterminisme des phénomènes de la vie. Il a établi avec soin le bilan des forces de l'organisme ; mais il s'est désintéressé de ce qui règle leur emploi ; la physique ne faisant pas de place à la sensibilité, il ne lui en a point fait dans sa science.

« Le temps paraît venu de réagir contre ces exagérations. Dans l'être vivant, le mouvement dépend de la sensibilité, comme la sensibilité du mouvement.

« Dans les deux cas, la nature de la liaison nous est inconnue, mais la liaison existe : elle fait le fond même de la science biologique, en tant que celle-ci se distingue de la physique pure ».



Telles sont les conclusions modernes de la physiologie humaine. Elles éclairent d'un jour particulier la médecine : le médecin ne doit-il pas désormais penser physiologiquement, et non plus, comme hier, anatomiquement, suivant la profonde conception du professeur Raphaël Lépine (*Revue de Médecine* 1893, *Semaine Médicale*, novembre 1909).

Il est donc de toute première importance que nos connaissances en physiologie humaine soient vraies. Il faut que le médecin s'applique à connaître, au-delà des modalités fonctionnelles, cette liaison entre le mouvement et la sensibilité, entre la matière et ce qui l'anime.